L'ART SACRÉ

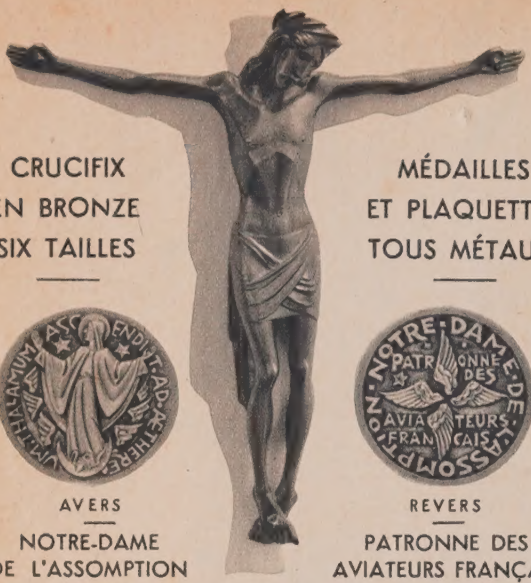
Michel-Ange. - La Vierge au Jugement Dernier (cf. p. 137).

REVUE
MENSUELLE

MAI 1939

Le N° : 4 Francs

Les Médailles de FERNAND PY



CRUCIFIX
EN BRONZE
SIX TAILLES

MÉDAILLES
ET PLAQUETTES
TOUS MÉTAUX

AVERS

NOTRE-DAME
DE L'ASSOMPTION

REVERS

PATRONNE DES
AVIATEURS FRANÇAIS

Maurice RIQUET, Editeur
134, RUE DE TURENNE — PARIS (3e)
TÉLÉPHONE : ARC. 33-78

CATALOGUE SUR DEMANDE

POUR VOS
Dallages, marches, perrons, revêtements,
-:- appuis, corniches, rampants -:-
POUR VOS
Autels, socles, piliers, chapiteaux, balustres
bénitiers, fonts-baptismaux et toutes œuvres
durables de vos Églises

Employez la
PIERRE DE TAILLE
des carrières demi-dures
B. HUGUENIN
NOD-sur-SEINE, par AISEY-sur-SEINE
(Côte d'Or)
TÉLÉPHONE : 7 Nod-sur-Seine

●

Pierre livrée brute, sciée ou taillée. Exécution à forfait de tous travaux, d'après les plans de MM. les Architectes et Entrepreneurs

●

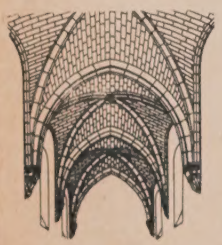
MAISON FONDÉE EN 1875

●

R. C. Chatillon N° 3, F° 184

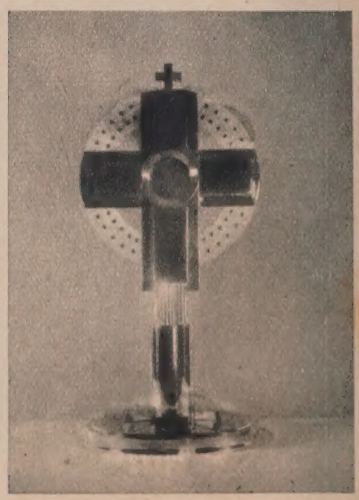
VOUTES D'EGLISES
EN BRIQUES APPARENTES

Ernest SUSSENAIRE
SPÉCIALISTE LILLE (NORD)
7, Rue Georges-Maertens



DÉCORATION INTÉRIEURE
SCULPTURE & MOULAGE
-: SIMILI-PIERRE :-
TOUS LES ENDUITS

Un siècle de tradition
30 ANS D'EXPÉRIENCE PERSONNELLE
Études et Devis sans engagement
LES MEILLEURES RÉFÉRENCES



J. PUIFORCAT
ORFÈVRE
131, Bd HAUSSMANN
PARIS (VIIIe)

VIENT DE PARAITRE:

UNE NOUVELLE ET SPLENDIDE COLLECTION D'ART RELIGIEUX

●

Une formule NOUVELLE d'Edition sur Film-Fixe

●

LES EGLISES ROMANES (8 Films)
LES EGLISES GOTHIQUES (34 Films)
LES PALAIS, CHATEAUX ET MONUMENTS HISTORIQUES (21 Films)
L'HISTOIRE DE LA SCULPTURE SAINTE (10 Films)

●

Chaque film de cette collection, composée de magnifiques documents, comporte, en plus des sous-titres de l'image sur le film, une *notice-conférence* donnant tous les renseignements historiques et artistiques sur le sujet traité. Vous pouvez ainsi, sans vous déplacer, visiter dans leurs moindres détails toutes les belles Eglises de France.

CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE

●

LA PHOTOSCOPIE
61, Rue Jouffroy -:- PARIS (XVII[e])

Aimez-vous les "bonnes choses" achetez des Chocolats

L. Solavil

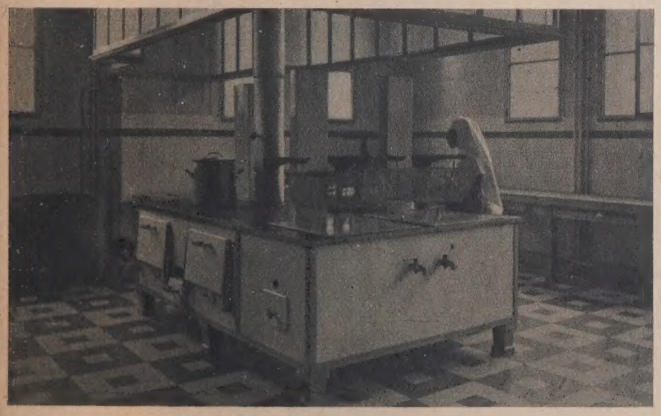
CONFISEUR-CHOCOLATIER
95, Avenue d'Orléans — PARIS

● FOURNISSEUR de la plupart des Collèges et Institutions en France et aux Colonies. (Spécialité pour la vente aux élèves).

● ARTICLES pour Cinémas paroissiaux, Ventes de Charité, Colonies de Vacances.

PRIX TRÈS AVANTAGEUX

Demandez Catalogue Général et envois d'échantillons gratuits.



INSTALLATIONS DE

GRANDES CUISINES

QUELQUES RÉFÉRENCES

Couvent du Divin Sauveur à Roubaix. — Pensionnat du Sacré-Cœur à Tourcoing. — Ecole normale diocésaine de Bagneux (Seine). — Maison de retraite Sainte-Anne à Roubaix. — Editions du Cerf, 29, Boulevard de La Tour-Maubourg, Paris. — Maison de Protection de la jeune fille à Lille. — Palais du Gouverneur Général de la Guyane à Cayenne. — Grand Séminaire de Vannes. — Hospices de Troyes. — Hospice d'Elbeuf. — Hôpital de Bergues, etc.

PAUL

LIAGRE

USINES A ROUBAIX

Bureau commercial : 50 ter, Rue de Malte, Paris (XI[e]) — Tél. Obe. 13-41

POUR TOUTES CONSTRUCTIONS RELIGIEUSES
CONSULTEZ...
LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE D'ENTREPRISE GÉNÉRALE
30, QUAI du LOUVRE - PARIS - Tél. Gutenberg 36.88
RÉFÉRENCES: COUVENT D'ÉTIOLLES (S.-et-O.) - COUVENT D'YERRES (S.-et-O.) - NOMBREUX CHANTIERS DU CARDINAL - Églises et Chapelles de MM. H. VIDAL (voir n° Septembre de l'Art Sacré) J. REY. - P. ROUVIÈRE, etc., etc...

Sommaire

5[e] Année — N° 41

P.-R. REGAMEY, O.P. — **L'ART ET L'ICONOGRAPHIE** 133
SONIA HANSEN. — **RECOMMENCEMENTS D'UN ART CATHOLIQUE EN DANEMARK** 139
Abbé RODHAIN. — **L'ART DES FETES CHRETIENNES ET SES PROGRES** 143
BERNARD LOTH. — **ENQUETE SUR LES MAITRISES D'ENFANTS** (Suite) 148

CHRONIQUES

Les motets de Poulenc, par M. de Paillerets, O.P. 152
La Passion à la Radio, par M.-A. Couturier, O.P. 153
Expositions. - Notes et Informations. - Livres et Revues 154
Courrier 157

Tintoret. - Victoire de la Vierge sur les anges rebelles mués en monstres (Musée de Dresde). Photo Alinari.

Les illustrations de cet article, sauf celle de la page 138, sont empruntées au livre recensé de M. Vloberg.

Ghirlandajo. - La Vierge abritant sous son manteau les membres de la famille Vespucci. (Eglise d'Ognissanti, à Florence). Photo Alinari.

L'art et l'Iconographie

En un temps où l'on boude au « sujet » dans les arts graphiques, en un temps d'inculture — ignorance des choses de la foi, incuriosité croissante des valeurs spirituelles même naturelles, à l'exception de quelques points de vue étroits — nous ne nous étonnons pas du peu d'intérêt que beaucoup d'artistes portent à l'iconographie. Ils ne se doutent même pas des thèmes qu'elle leur offrirait. Certains n'en voudraient pas, car ils ne conçoivent pas d'autre parti que de traduire spontanément un sentiment tel qu'il vient, par des moyens de fortune, et tant pis si c'est ou si ce n'est pas le sentiment de l'Eglise. Cette sorte d'individualisme est un des maux dont souffre l'art sacré. En cela comme dans le reste, on ne sait plus « tenir les deux bouts de la chaîne ». Ou bien jaillissent des œuvres qui n'ont pas de profondeur doctrinale, non plus que d'attaches traditionnelles, qui ne traduisent pas la prière commune de l'Eglise et qui parfois la contredisent, ou bien se composent de médiocres et laborieux exercices, pleins d'intentions symboliques, mais sans aucune valeur d'art. Ce n'est pas pourtant une raison parce que les soucis iconographiques se trouvent surtout du côté de Beuron, de Maria-Laâch ou de Maredrets, pour que les artistes vivants s'en désintéressent. Je voudrais, au moyen de quelques exemples, attirer l'attention sur ces problèmes.

Ces exemples me sont fournis par le livre récent de M. Maurice Vloberg, *La Vierge, notre Médiatrice* (1). On connaît les beaux ouvrages d'iconographie mariale de M. Vloberg, combien ils dépassent l'intérêt strict des particularités qu'ils rapportent, grâce au sens spirituel, si pénétrant, de l'auteur. Je n'ai pas besoin d'insister sur la valeur de telles contributions pour l'histoire de l'art et pour celle de la dévotion à Marie. Tant de photographies inédites ou peu connues, éclai-

(1) Collection « Art et Paysages », chez Arthaud, à Grenoble

Vierge d'intercession (type chalcopratien). Icône conservée à Moscou. Photo du Prieuré d'Amay-sur-Meuse.

rées par une critique si érudite et présentées avec le soin auquel nous accoutume la maison Arthaud, font de ces livres des contributions de premier ordre, et l'on se réjouit de la grande diffusion que le charme de ces images et le talent de l'écrivain permettent d'assurer à des ouvrages d'une telle qualité scientifique, pour la plus grande gloire de Marie. Je passe sur tout cela pour tirer de cette lecture quelques conclusions relatives non plus à l'art chrétien de diverses époques passées, mais à celui de toujours et singulièrement d'aujourd'hui.

D'abord, il est très important de remarquer que les grandes œuvres expriment, à bien peu d'exceptions près, quelque thème très simple; la quantité d'intentions symboliques qui intéressent (à juste titre) les érudits iconographes donnent lieu, en général, à des œuvres jolies et touchantes, lorsque le milieu artistique est de qualité, comme celui des imagiers et des verriers français du moyen âge, mais rien de plus, et souvent ces sujets compliqués ne permettent que des rébus (ainsi la plupart des « Puys de Notre Dame » d'Amiens). Assurément, un rébus peut être charmant pour les yeux; il peut inspirer un arrangement décoratif (c'est le cas des symboles scripturaires ou litaniques de Marie), mais enfin cela est assez inférieur.

Je n'irais pas jusqu'à dire que les œuvres les plus intéressantes au point de vue iconographique ne sont pas les plus belles ; car j'estime très grand l'intérêt iconographique de certains thèmes fort simples comme la Mère de Dieu orante, les bras étendus, ou assise, son Fils rayonnant sur son cœur (type « blachernien »), ou comme la Vierge debout, inclinée devant le Christ, en croix, ou ressuscité, ou Souverain Juge (type « chalcopratien »), ou encore comme la Vierge triomphant du serpent ou des monstres, ou comme la Vierge au manteau. Les artistes, les donateurs, le clergé devraient connaître la richesse de sens et les nuances de ces grands thèmes, tellement plus beaux, et pour les yeux, et pour l'âme, que les inventions de ceux qui cherchent au petit bonheur. On parle quelquefois de renouveler les vieux thèmes. Il n'y a de renouvellement légitime que de ce que l'on connaît, et de ce que l'on connaît d'une façon si intime que l'esprit de la vieille réalité travaille dans son propre sens à son rajeunissement. Il n'y a pas de progrès dans les arts sacrés si l'on va par poussées anarchiques et si l'on ne se met pas de tout cœur dans la *tradition* iconographique, de la même façon que le fidèle s'intègre dans le donné surnaturel, ou que l'âme priante entre dans la liturgie de l'Eglise.

Quand l'érudit iconographe a passé, il reste à faire une critique proprement *plastique* du thème. Combien de fois n'avons-nous pas été gênés, en lisant par exemple les ouvrages d'Emile Mâle, du contraste qui existe entre l'intention spirituelle et la représentation! Chaque art a ses moyens, et ne retenons pour la peinture ou la sculpture que ce qui parle directement aux yeux. Les quatre thèmes que j'ai cités à l'instant sont dans ce cas. Encore l'iconographe note-t-il qu'ils sont chargés de significations ou solidaires de conceptions théologiques ou pieuses que lui seul peut restituer et que l'image elle-même ne livre pas. Ainsi le type « blachernien » procède de la dévotion au sein de la Theotokos, « plus vaste que les cieux » — ce qui évidemment ne signifie rien pour un peintre. Ou encore, il est bien tentant de représenter la Vierge libératrice qui brise nos chaînes spirituelles, mais, demande très bien M. Vloberg: « Comment dire à l'évidence, avec lignes et couleurs, qu'elle libère les âmes de leurs pauvres désirs, de leur agitation lasse et folle, des passions qui prennent tous leurs jours, sans qu'elles redoutent le dernier? » C'est alors que la peinture ou la sculpture deviendrait « littéraire ». Une mère qui montre à son fils les mamelles qui l'ont allaité, cela est beau en littérature, dans le drame antique; en peinture, en sculpture, cela ne parle pas.

Précisons bien. Le critère visuel ne fait pas exclure seulement les thèmes qui ne peuvent être rendus par des formes et des couleurs. Des artistes vraiment chrétiens et les fidèles qui contemplent leurs œuvres seront plus exigeants encore, pensons-nous. Ils ne veulent pas que le sujet soit un simple *prétexte* à des compositions qui plaisent aux yeux: ils veulent que ce soit *ce sujet lui-même* qui provoque dans l'imagination

Constantin et Justinien consacrent à la Vierge Theotokos, l'un sa nouvelle capitale, l'autre Sainte-Sophie, (mosaïque du X^e^ siècle, dégagée par M. Whitemore à Ste-Sophie de Constantinople).
Photo Institut byzantin américain.

La Vierge accueille les élus à la porte du Ciel. (gravure de Callot).

Vierge de la Victoire, terre cuite du XVIII[e] siècle.
(Musée archéologique de Senlis). Photo L. Petit, Senlis.

de l'artiste, d'une façon simple, une traduction d'ordre visuel. Ce n'était pas le cas, par exemple, de ce refrain palinodial que dut traiter un peintre pour le Puy d'Amiens en 1519: « Au juste poids, véritable Balance. » Cet aimable peintre s'en tira d'une façon charmante, mais *en dépit* du sujet. Un véritable thème iconographique est, de par sa nature même, réalité plastique. M. Vloberg fait encore sentir cela d'une façon excellente lorsqu'il note que de pieux auteurs ont appelé Marie la « Fenêtre d'évasion », d'où elle lance la corde de sauvetage et l'ancre qui est la croix de son Jésus; ou la « Fenêtre des désespérés, où Dieu regarde avec l'œil de sa miséricorde ». « Heureusement, glose M. Vloberg, ces textes sont restés lettre morte pour les artistes, les vrais cela s'entend. » Car, hélas! il y en a toujours pour être tentés par de telles allégories. On trouve dans ce livre plusieurs exemples de thèmes iconographiques qui eurent une grande vogue et qui sont cependant bien bizarres pour les yeux, ainsi celui de la Theotokos source de vie (p. 133 du livre).

Mais ce n'est pas le tout qu'un thème parle aux yeux. Dans les limites que ce critère détermine, doit intervenir un discernement plus spirituel, et rien n'est plus étranger à notre temps que *le sens iconographique*. Ce sens ressemble assez au sens liturgique, et l'on ne s'en étonne pas lorsqu'on comprend que la liturgie est pour les arts *sacrés* comme un art « majeur ». Mais le sens iconographique est d'une certaine façon plus strict que le sens liturgique.

On en trouve dans le livre de M. Vloberg des exemples bien caractéristiques. Le thème de la Vierge armée, casquée, est extrêmement rare dans le passé chrétien. Cela est d'autant plus remarquable que d'innombrables ordres militaires étaient dédiés à Notre-Dame. Le sujet n'aurait été du reste que l'illustration de textes que l'Eglise en sa liturgie applique à Marie, et donc il paraissait tout indiqué de le traiter. On ne l'a pour ainsi dire pas fait. Je pense que nos contemporains ont gravement manqué de ce *sens*, si aigu jadis, en mettant une Vierge casquée au front de l'Université de Louvain, statue dont la reproduction dans le livre de M.Vloberg fait tout de suite l'effet d'une fausse note. La Vierge guerrière du retable de Klosterneuburg (1540) ne se comprend que dans une série de panneaux où Marie apparaît sous d'autres attributs moins insolites. En revanche on la voit très bien, dans sa faiblesse de femme et de mère désarmée, triompher des puissances les plus redoutables de cette terre, ou encore assise sur des trophées d'armes, dépouilles méprisées. Mais l'armer elle-même, cela choque. Ses armes que l'Eglise célèbre sont spirituelles. Les représenter aux yeux par les armes des guerres humaines est un contre-sens, dont la chrétienté se gardait en des temps où elle avait une conscience délicate. Que cet exemple nous mette en éveil, et ne nous hâtons pas de traduire

Vierge guerrière, reine des Puissances. Panneau d'un retable peint en 1440 pour l'église des Neuf Chœurs des Anges, à Vienne. (Aujourd'hui au monastère de Klosterneuburg).

Vierge à la fontaine, attribuée à Jean Van Eyck. (Anvers, Musée). Photo Giraudon.

plastiquement un texte scripturaire ou liturgique (1).

Le sens iconographique est, bien entendu, une application du sens théologique; il exige une compréhension du mystère assez profonde pour oser matérialiser un aspect des choses surnaturelles sans compromettre l'aspect complémentaire. Je ne partage pas le jugement de M. Vloberg selon qui le réalisme de Michel-Ange, dans le *Jugement dernier* « se borne à des études de muscles en exercice », mais je m'associe à sa sévérité pour l'attitude et l'expression de la Vierge dans cette œuvre d'une si magnifique poésie. Elle se blottit, comme apeurée, auprès de son terrible Fils, et son visage est d'une poignante tristesse. Certes, au jour de la colère, *Dies irae*, elle sera possédée plus que jamais de la crainte sacrée, mais un artiste n'a le droit de le suggérer que s'il parvient en même temps à manifester sa paix et son assurance dans son rôle de médiatrice; là est la réalité principale au détriment de laquelle aucune âme, si haute qu'elle soit, ne peut faire valoir son sentiment. Il est intéressant d'observer avec ce souci, l'attitude de Marie auprès du Souverain Juge, dans les représentations datant des beaux âges chrétiens.

(1) On me demandait dernièrement ce qu'il faut penser d'un projet de peinture représentant le couronnement d'un Saint au Ciel. Le temps m'a manqué pour étudier sérieusement la question, et je la soumets à nos lecteurs. Mais je crois qu'il faut répondre par la négative. Je sais bien qu'il est question des « couronnes » des élus, et qu'ils « règneront » avec le Christ. Mais les arts plastiques ne disposent pas d'une hiérarchie suffisante d'accessoires et de cérémonies ; il me semble qu'on doit réserver le couronnement à Marie.

Je quitte un instant le livre de M. Vloberg pour évoquer un autre exemple significatif. Le Louvre a récemment acquis un tableau français dont l'importance est considérable à toutes sortes de points de vue et notamment parce que la date en est certaine, ce qui n'est pas fréquent pour nos Primitifs; c'est le Puy Notre-Dame offert à la cathédrale d'Amiens en 1437. Il représente la *Vierge-Prêtre* (1). On sait l'idée, fort chère aujourd'hui encore dans la Compagnie de Saint-Sulpice, selon laquelle Marie, ministre de l'Incarnation et participant à la Rédemption sur le Calvaire où elle offre son Fils à Dieu, fut comme le premier prêtre de la Nouvelle Alliance. Présentée avec cette nuance du *comme* l'idée n'est pas seulement magnifique, elle est vraie. Mais de là à la concrétiser en revêtant Marie des habits sacerdotaux, en la faisant accomplir un ministère à l'autel et en la traitant de « Prestre souverain », il y a un abîme que le sens chrétien n'aurait jamais dû franchir et que l'Eglise effectivement, a interdit de façon formelle il y a quelques années.

L'affaiblissement du sens chrétien appauvrit l'iconographie. Des traits que le bon peuple comprenait tout de suite ne disent plus rien. Qui donc pense aujourd'hui au *Livre de Vie ?* C'était à lui, quand ce n'était pas à l'Ecriture Sainte, que l'on pensait quand on voyait la représentation d'un livre. Aussi suis-je disposé à suivre M. Vloberg dans l'hypothèse qu'il propose pour interpréter tout un groupe de Vierges à l'encrier. Jésus écrirait les noms des prédestinés sur le Livre de Vie.

Il faut que le sens iconographique soit vivant. Il laisse tomber quantités de choses qui gardent leur valeur en elles-mêmes mais qui ne parleraient plus à ceux pour qui sont faites les images. L'iconographie ainsi comprise est à celle qui inventorie et explique ce qu'on a réalisé dans le passé comme l'architecture créatrice par rapport à l'archéologie. Il faut continuité, fidélité profonde à l'essentiel, mais renouvellement. La tradition n'est pas morte; elle n'est pas la somme des monuments d'autrefois. Elle est principe d'invention. Seulement, c'est bien dans ses monuments anciens qu'on apprend à la connaître, et il faut commencer par s'y initier longuement. L'iconographie, entendue à la façon traditionnelle, est la connaissance de foi, telle que l'imagination visuelle parvient à la transposer en son langage.

fr. P.-R. RÉGAMEY, O. P.

(1) Signalons la fort intéressante notice de M. Germain Bazin, dans le **Bulletin des Musées de France**, décembre 1938.

La Vierge-Prêtre, 1437 (Musée du Louvre). V. ci-dessus.

Deux oblates bénédictines de « l'Atelier d'Art Sacré » au travail

Recommencements d'un art catholique en Danemark

Au printemps de 1909, un jeune sculpteur jutlandais, Chresten Skikkild, après avoir abandonné la médecine pour les Beaux-Arts, venait d'obtenir un prix de 1.500 kr. Il partit pour l'Italie, visita Florence, Venise, Bologne, où la Renaissance et, par-dessus tout, Michel-Ange le séduisirent.

Au retour, il se remit au travail plus librement; sa production était abondante; mais vers 1913, son activité artistique subit les fluctuations d'une crise religieuse et morale profonde. Il quitta son pays, passa quelque temps chez les moines bénédictins de Beuron et là, le contact de la vie monastique l'apaisa. Il suivait les offices, lisait, étudiait et travaillait la pierre et le bois avec les Pères. Quand il retourna dans son pays, un an plus tard, converti au catholicisme, l'accueil qu'il reçut fut assez froid de la part des catholiques eux-mêmes (en raison peut-être des conflits qui divisaient alors les catholiques danois) (1). Cependant il se vit confier l'aménagement de l'autel de l'église des religieuses de l'Adoration Perpétuelle, dit « autel doré ».

Ce travail fut son œuvre maîtresse. On y retrouve dans la disposition des reliefs la tradition des célèbres portes d'Amalfi et celle des vieux autels dorés du VIIIe au XIe siècle dont quelques vestiges existent encore au Danemark. Il se compose de 38 bas-reliefs qui représentent des scènes de l'ancien et du

(1) Pour ce qui est de l'état du catholicisme au Danemark au début du siècle, cf. : « l'Artisan liturgique », n° 37 (1935) et « Orientations », n° 6 (1135), 2, rue de l'Abbé-de-l'Epée, V°.

Il n y avait plus de crucifix au bord des routes depuis la Réforme
Voici le premier qu'on a rétabli, œuvre d'Aksel Theilmann

Crèche de l'Atelier d Art Sacré.

nouveau Testament. Les 18 bas-reliefs de l'Ancien Testament constituent « l'antependium », les 20 du Nouveau Testament forment retable et entourent le Saint Sacrement toujours exposé. Un « Cristus Pantocrator » surmonte le tabernacle dont les portes sont ornées de deux anges adorateurs de style assyrien. Les bas-reliefs sont de bois sculpté et doré de 20×20 cm.

Ch. Skikkild, qui eut à souffrir de la misère liturgique de son pays, rêvait d'organiser une sorte de vie, communautaire entre artistes ; obéissant à une légère règle claustrale, travaillant sous l'autorité d'un maître compétent et soumis à la direction spirituelle d'un prêtre. Il ne réalisa pas cette œuvre dans son pays, mais en 1923, installé dans un petit atelier à Assise, il réunit avec son élève Axel Teilmann, un jeune étudiant danois et quelques apprentis italiens avec lesquels il menait une vie de travail et de prière, exigeant : « 1° de vivre et de pratiquer avec le souci de la perfection la religion catholique; 2° d'être non dilettante mais artiste et parfaitement maître des moyens techniques; 3° d'étudier: l'exégèse, l'hagiographie, la liturgie, l'archéologie, les mathématiques, l'histoire du vêtement, enfin l'histoire de l'art du point de vue chrétien». Les œuvres sortant de cet atelier portaient la seule signature M D (Manifestatores Dei). Ars Liturgica.

Mais bientôt les difficultés matérielles et morales qui s'accumulaient contre Ch. Skikkild ruinèrent sa santé et il mourut le 15 novembre 1927, laissant un grand nombre d'œuvres dont certaines inachevées et plusieurs écrits.

Deux de ses élèves, Axel Teilmann et Birjitte West continuent son œuvre; Skikkild aura été le premier ferment d'un art religieux qui pourra dans l'avenir grandir et fleurir au royaume de Danemark.

Voici qu'un « Atelier d'Art Sacré » vient de se fonder sur l'initiative de deux curés d'Assens en Fionie, l'abbé Kund (c'est-à-dire Canut) Ballin et l'abbé Messerschmidt. Ces deux prêtres y travaillent eux-mêmes, avec d'autres artistes, notamment des religieuses bénédictines, dont l'une est sœur de l'abbé Ballin. L'atelier a des soucis très pratiques, débute humblement par l'édition de pièces qui répondent aux besoins et aux goûts des fidèles, comme la petite crêche que nous publions ci-contre.

Cette œuvre si touchante et pleine d'espoir fait appel à quiconque s'intéresse au renouveau catholique dans les pays protestants. Nous avons reçu d'elle une circulaire en français, où nous lisons notamment: « Tout catholique sait combien il importe que l'église soit un lieu saint qui, par sa beauté, élève les âmes vers Dieu et attire non seulement les enfants de l'Eglise, mais aussi, *et surtout* (c'est nous qui soulignons), ceux qui se trouvent encore dans les ténèbres de l'erreur. Nous sommes vingt mille catholiques au milieu de quatre millions de protestants. Partout où nous allons, nous rencontrons des âmes inquiètes, étouffant dans l'aridité spirituelle où elles sont plongées. Nous voudrions les secourir ».

Puisse cet apostolat par l'art, heureusement commencé, produire ses fruits.

Sonia HANSEN.

Chresten Skikkild. Détails de « l'Autel Doré » des religieuses de l'Adoration Perpétuelle.

C.C. Fête de Nuit au Parc des Princes, 1937

Photos Jean-A. Fortier

J.O.C.F., 12 juin 1938. Longpont. Danse de la Champagne. Photo J.-A. Fortier.

L'art des fêtes chrétiennes

et ses progrès

M. l'abbé Rodhain, particulièrement chargé des questions artistiques dans le Comité de la J.O.C., a organisé plusieurs manifestations, notamment la fête de nuit du Parc des Princes, en 1937. *Cette technique des fêtes est une des plus neuves et en même temps une de celles où les succès ont été le plus certains ces dernières années. On se souvient de l'article du R. P. Roguet, dans l'*Art Sacré *de septembre* 1937 : « *Solennités du peuple chrétien* ». *M. l'abbé Rodhain a bien voulu nous faire part de ses expériences sous la forme très vivante d'une conversation.*

Q. — Votre équipe se spécialise dans l'art dramatique populaire?

R. — Que non pas! Délimitons bien le sujet. Qui dit art dramatique, dit acteur, donc homme qui joue pour d'autres hommes. Il a besoin, celui-là, de sentir la proximité de ses pairs. « L'art dramatique conçu comme une machine montée pour un public immense a toujours fait faillite » (1).

(1) Pierre Brinon, « Figaro » 12 mars 1939.

Q. — Vous cherchez alors une autre solution?

R. — Dites plutôt que nous cherchons la solution d'un tout autre problème. Il y a à l'heure actuelle des mouvements de jeunes qui ont des congrès immenses. Ces mouvements cherchent un mode d'expression à l'échelle de ces rassemblements. Il ne s'agit pas d'un spectacle à offrir à un auditoire agrandi. Il s'agit de la célébration collective d'un idéal. Il s'agit pour plusieurs milliers de jeunes rassemblés en un seul

Laeken 1935. Photo Trampus.

lieu de proclamer, de la façon la plus parlante, la plus prenante, leur mystique, de manière à fortifier ceux qui y croyaient déjà et à gagner ceux qui sont venus sans conviction. Il s'agit de créer une ambiance, de prendre l'assistance et de la faire participer à une conviction. Et comme nous sommes au siècle de l'architecture aux lignes sobres et simples, et ordonnées rigoureusement au but de l'édifice, ce mode d'expression doit cadrer avec le stade de béton ou le hall de ciment où il devra se situer.

Q. — N'est-ce point alors la solution par le « chœur parlé »?

R. — Le chœur parlé est en pleine évolution et semble

« Le chœur [illegible] un exercice de prononciation ». Photo Keystone

suivre le cheminement de la liturgie primitive. Dans l'assemblée chrétienne on commence par occuper les fidèles en les instruisant, on guide leur prière. Cela donne un texte, proposé sous forme de lecture. Pour associer l'assistance, on lui fait ratifier en commun le texte par un *Amen* en écho. Pour faire pénétrer ces textes davantage, on les fait reprendre en refrain: c'est le verset après la leçon, c'est l'antinne autour du psaume. Puis, avec le temps, vient le désir d'éviter la monotonie, de donner plus de vigueur, plus d'âme aux paroles: la musique paraît. La liturgie est le premier chœur parlé évolué, avec ses lois: participation de la foule en des réponses forcément brèves et judicieusement espacées.

Q. — Mais cependant le chœur parlé semblait avoir une vogue bien établie dans toutes les manifestations jocistes?

R. — On s'en lasse vite. Après l'étonnement de la première audition où le cri d'une masse impressionne toujours, on ne tolère pas longtemps un tel régime; de même on se fatiguerait vite d'un livre imprimé en caractères d'affiches. Le chœur parlé prend vite l'allure d'un exercice de prononciation en commun.

Il faut quelque chose pour les yeux. Les Belges, au Congrès de 1935, l'A.C.J.F., en 1936, ont commencé à déplacer les choristes sur le terrain. Mais ces déplacements sont bien proches de la gymnastique, et il est difficile de traduire pendant trois heures de suite des idées sur une pelouse par des défilés géométriques.

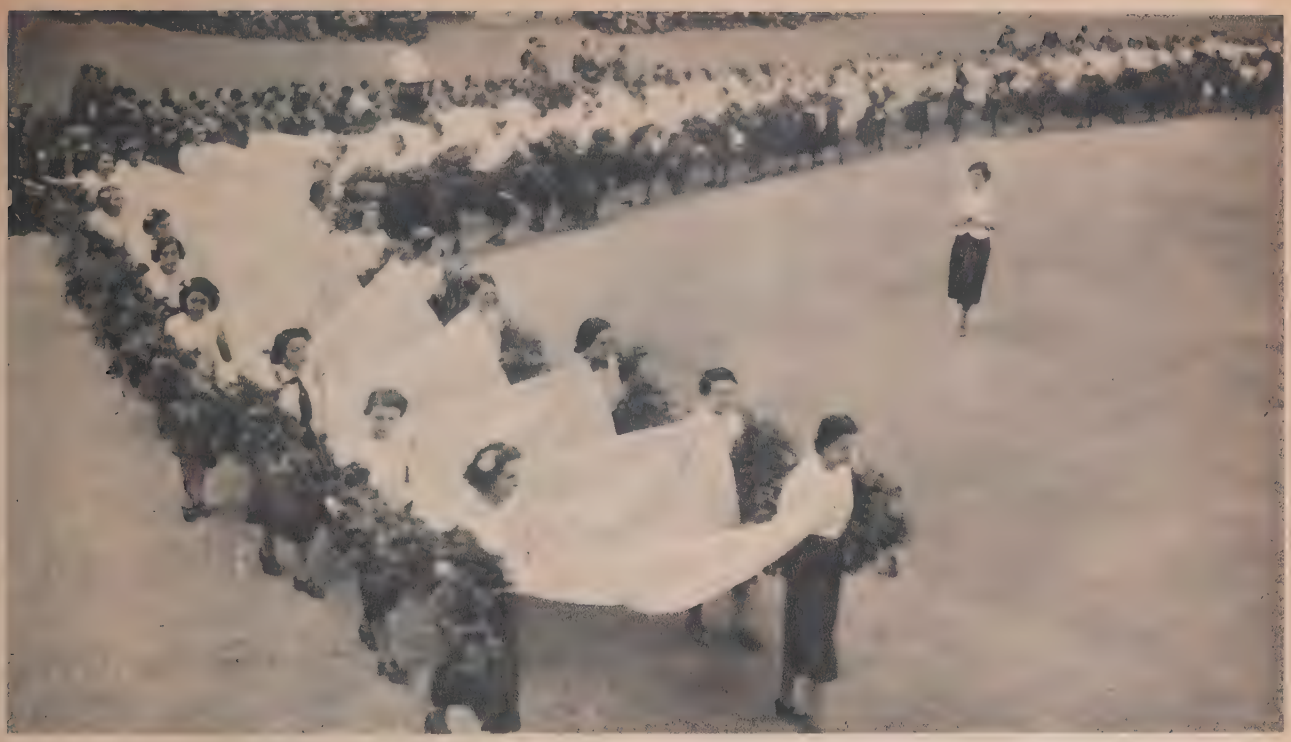
Q. — La Fête de Nuit de la J.O.C. n'a-t-elle pas marqué un essai dans ce sens?

R. — Nous avons essayé, en effet, d'étoffer le chœur parlé primitif. Ce soir-là il y avait le soliste habituel. Il y

Laeken 1935 Photo Trampus

Paris 1937
« Les déplacements sur le terrain sont assez proches de la gymnastique »
Photos Keystone

I. O. C. Paris. Parc des Princes. 1937 — Photos Jean-A. Fortier



J.O.C., St-Etienne 1938. Début de la fête : la Loire. Photo Keystone.

avait 2.000 choristes, mais tous groupés en corps de métiers, sans raideur, avec leurs costumes de travail, avec leurs chants régionaux. Il n'y a pas eu de mouvements symboliques sur le terrain, mais la construction réelle d'un autel réel. Il y avait aussi l'obscurité qui favorisait le recueillement, toutes conditions qu'on ne retrouve pas facilement. Or nous sommes assaillis de demandes de fédérations, de diocèses, qui réclament des textes et des formules pour des congrès que l'on voudrait nous voir bâtir sur le même mode, et nous cherchons...

Q. — Et que trouvez-vous?

R. — Nous sommes bien aidés par des recherches parallèles. *Naissance d'une cité* de J. Richard Bloch avait été, tenté par un esprit bien éloigné de nous, un essai sans succès mais plein d'enseignements. Les mystères donnés devant les portails des cathédrales, le Jeu devant Notre-Dame, etc... sont des efforts convergents où il y a beaucoup à glaner.

N'oublions pas l'influence et donc l'apport du cinéma et de la radio.

La radio actuelle habitue de plus en plus le public à suivre un texte sur un « fond sonore ». Replacez ce public dans un congrès avec un chœur parlé: ce public sent qu'il manque quelque chose: il manque de la musique.

Le cinéma habitue lui aussi le public à associer des images et des sons. Menez ce public-là devant un chœur où des milliers de jeunes articulent consciencieusement des textes: il sera aussi désorienté que si vous remplaciez son journal illustré par un alphabet et une grammaire.

Difficultés?

On manque de musique. On manque d'archives musicales, chants de métiers, folklore. On manque de compositeurs capables de bâtir sur un thème populaire le fond musical des nouveaux « chœurs sonorisés ». Nous avons essayé l'an dernier avec des disques. Les fêtes régionales de la J.O.C. de St-Etienne, Le Havre, Clermont-Ferrand, etc., ont groupé plus de 120.000 spectateurs. Mais nous sommes arrêtés par notre pauvreté en collaborateurs musiciens.

Nous sommes en 1939 des visuels. On vit par l'imagination. Le cinéma, le journal rempli de photos, les leçons de choses de plus en plus nombreuses à l'école ont diminué la faculté de jugement et de recueillement. Les hommes sont plus atteints que jamais par la « dispersion », l'inattention. C'est un fait. Utilisons cette faculté visuelle exagérée. Orientons-les pour leur apprendre à voir les réalités invisibles à travers le prisme de l'image. Apprenons-leur à creuser une photo, comme les disciples une parabole. Baptisons cette tendance moderne en créant des spectacles pleins de dogme.

Au moment où nous mettons sous presse, le jeu scénique de la J.A.C., donné à Paris le 23 avril, est une nouvelle réussite. Nous en rendrons compte comme il convient.

ENQUETE

SUR LES MAITRISES D'ENFANTS

MAITRISES DE CATHEDRALES

A. ECOLES SPECIALES [1]

2) LA FORMATION MUSICALE

a) LA COMPOSITION DU CHŒUR

1) NOMBRE DES ENFANTS

Telle est l'œuvre.

Pénétrons-en le mécanisme.

Albi déclare 40 enfants, Autun 68, Dijon 100, La Rochelle 40, Lille 55, Metz (1925) 60, Paris 45, Rouen 55. « L'école Saint-Joseph (de La Rochelle) visant surtout à former une élite, ne reçoit qu'un nombre relativement restreint d'élèves pris dans de bonnes familles chrétiennes ». Cette formule nous paraît excellente et l'un des secrets (pas le seul) du succès. Les nécessités de la polyphonie exigent un plus grand nombre que jadis. Un certain nombre d'enfants, surtout dans nos grandes cathédrales, est indispensable. Ceci dit, nous sommes sur un terrain où, comme sur tant d'autres, la qualité (musicale, morale, religieuse — les trois points de vue se tiennent) doit être résolument recherchée avant la quantité, l'idéal étant l'union des deux. Nous parlons ici des maîtrises organisées pour le chant liturgique, raison d'être principale de l'œuvre. La question se présente de façon un peu différente si la maîtrise est, non un groupe qui chante, institué pour le chant, mais **où l'on** chante, une œuvre d'intérêt général, patronage ou autre, où le football et le camping sont remplacés par des répétitions et des offices. Le point de vue général dépasse alors le point de vue musical. La maîtrise, école spéciale, est celle qui peut le plus viser à l'élite, à une condition pourtant, c'est que les frais considérables qu'elle représente ne l'obligent pas à engager, pour vivre, des enfants qui paient sans présenter par ailleurs les qualités requises. L'indépendance financière est ici à la base. Nous y reviendrons. Et c'est, comme en tout, un des principaux obstacles auxquels se heurent, sans espoir, les meilleures volontés, les projets les plus tentants.

2) LES VOIX D'HOMMES, ROLE DU PEUPLE

Notons qu'à Autun, à Metz, à Rouen, le Grand Séminaire apporte aux chants de l'office un appoint précieux. Ici ou là, des groupes d'hommes, amateurs ou professionnels, assurent les parties de ténors et de basses. Metz y a même ajouté la « Scola des chanteuses de Saint Chrodegang » (1). L'esprit d'union et de collaboration est, dans ces conditions, de rigueur et la source des résultats les plus féconds, surtout si l'on fait au peuple lui-même la place qui doit lui revenir.

(1) L'emploi d'un groupe de chanteuses dans une cathédrale demande une certaine discrétion, mais peut fort bien être utilisé pour entraîner le peuple à chanter.

b) LA RÉPÉTITION ET LE TRAVAIL PRÉPARATOIRE

1) NOMBRE D'HEURES

La répétition est le centre de la vie d'une maîtrise, le creuset où l'on façonne l'objet d'art.

Le temps qu'on y consacre chaque semaine varie (dossiers reçus) entre trois heures (La Rochelle) et dix à douze heures (Rouen), Autun 6 h., Dijon 9 h., Lille 5 à 6 h., Paris 4 heures.

2) LE SERVICE DE BIBLIOTHEQUE

Le service de bibliothèque constitue un gros travail et un élément très important d'ordre, de gain de temps et même de succès musical (chacun sa musique, en bon état). Dans la plupart des cas, plusieurs élèves en sont chargés. Rouen nous semble y veiller de près : « Classeur français, classeur latin ; chaque œuvre y est classée d'après son genre (messes, offertoires) ; les partitions groupées d'après leur format ; système de lettres et de numéros ».

3) LA FORMATION MUSICALE LES MAITRISES, PEPINIERES DE MUSICIENS

La formation musicale pose un gros problème : le temps consacré aux répétitions est toujours relativement restreint, les nécessités du répertoire (chant grégorien et polyphonie) toujours pressantes. Or le solfège et la voix sont les deux aspects de l'instrument à utiliser et quelques dispositions ou quelques qualités naturelles qu'ait l'enfant, il y aura toujours aussi beaucoup à faire à ces deux points de vue ; bien souvent le temps passé à ce long et délicat, fastidieux aussi, travail, sera du temps de gagné au double, au triple et plus encore pour l'étude du répertoire. Mais il faut le faire. La nécessité, à certaines périodes surtout, engage trop souvent à le sacrifier. Gros obstacle.

Là encore, il faut distinguer entre maîtrises proprement dites, et groupes **où l'on** chante. Les premières se doivent vraiment d'en passer par là. C'est la condition absolue d'une certaine perfection. Et avouons que l'école spéciale sur ce terrain, a des facilités particulières.

1) L'EXEMPLE DE ROUEN

Rouen, en cette matière, tient, croyons-nous, le premier rang. Il nous suffit d'être fils, frère, ami de maîtrisiens de Rouen pour le savoir. Tous se distinguent par une culture musicale de premier ordre.

(1) Cf. L'Art Sacré, janvier 1939, pp. 17 et suivantes

J.O.C., Fête du Parc des Princes, Paris 1937. Photo Keystone.

Déjà, avant la Révolution, Rouen était une des premières écoles de musique de France, pépinière de chanteurs et d'artistes. Boieldieu en sort.

On nous excusera d'insister. Mais d'expérience nous croyons, nous savons que là se trouve un autre secret (et non des moindres) de succès. M. Beaucamp, organiste de la cathédrale, nous renseigne à ce sujet.

C'est à partir de 1846 que l'enseignement musical fut complètement réorganisé à Rouen. Mgr Blanquart des Bailleuls « fit venir d'Alsace comme organiste-accompagnateur et professeur de musique Aloys Klein, dont le neveu, le jeune Franz-Aloys, après avoir été élevé à la maîtrise, succéda à son oncle dans ses fonctions ». Puis, sous l'impulsion de M. le Chanoine Bourdon (1881) aidé de E. Ledru et J. Haelling, de M. le chanoine Bourgeois, de MM. les abbés Bénard, Mignot, Collignon (1931), actuellement aidé de M. l'abbé Delestre, maître de chapelle, la maîtrise Saint-Evode achève de renouer sa tradition.

Les détails que nous connaissons et qu'on nous envoie sont impressionnants. On distingue parmi les enfants ceux qui ne visent pas à une culture spéciale, ceux qui désirent devenir de bons organistes, ceux, dits professionnels, qui se destinent à une carrière musicale, ces derniers pouvant travailler spécialement entre deux et six heures par semaine, suivant le nombre de cours à suivre.

Solfège obligatoire pour tous. Trois cours divisés en plusieurs sections : manuels et exercices de Danhauser, Italie, Lavignac, Busser, Bournonville, Gallon, Vidal ; dictées musicales à une ou deux voix ; lectures à quatre parties recto tono des quatuors classiques ; analyses harmoniques.

Cours d'harmonie : Dubois, Caussade, Gallon.

Cours d'orgue : 75 organistes formés en 50 ans, sans parler de ceux qui rendent service dans des postes secondaires ; actuellement dix à quinze élèves, dont plusieurs tiennent le petit orgue à certains offices, et donnent des récitals de grand-orgue à la cathédrale (nous avons sous les yeux le programme d'un de ces récitals donné par cinq élèves de 14 ans : Bach, Couperin, Buxtehude, Saint-Saëns, Widor, Gigout, Franck, Liszt, Dupré) Le fondateur de l'école d'orgue française, Titelouze le Rouennais (XVI[e] siècle), peut être fier !

Au XVI[e] siècle, on adjoignit à l'orgue un « serpent » et divers instruments, basson, cornet, violons, violes et basses de violes. Qui les jouait ? des enfants de la maîtrise. La tradition s'est maintenue. Actuellement, huit pianos dans la maison, vingt à vingt-cinq élèves de 13 à 14 ans capables de jouer en audition publique les Inventions de Bach, des Sonates de Mozart et de Beethoven, des œuvres de Schumann, Chopin, Debussy, Ravel, etc. On donne aussi des leçons de violon et de violoncelle.

Composition : certains même s'y exercent. On cite le cas du jeune Fromental qui, encore enfant de chœur, composa des motets et une symphonie, et à qui les chanoines accordèrent six mois de congé pour aller se perfectionner à Paris.

Causeries sur l'histoire musicale, auditions de disques, assistance aux principaux concerts en ville (et une ville qui, à cet égard, est l'émule de Paris), tout est employé pour aider à la culture.

Prix de Rome et prix du Conservatoire sont sortis de Rouen. Il n'est du reste que de signaler les quelques noms, parmi tant d'autres, d'anciens élèves de Rouen que nous indique M. l'abbé Delestre lui-même (nous citons textuellement parenthèses comprises) : « M. Duruflé (St-Etienne du Mont), A. Fleury (Collège de Vaugirard, † 1935), J. Gilles (St-Pierre de Chaillot), Georges Loth (Manécanterie), L. Panel (Basilique de Montmartre), A. Vivet (St-Augustin) », auxquels il faut ajouter Haelling, Beaucamp, gloires du grand-orgue de la cathédrale, et le grand élève parmi les grands : Paul Paray « suppléant de H. Dallier à la Madeleine », compositeur et chef d'orchestre des Concerts Colonne (nous l'entendions dire récemment dans les coulisses du Châtelet, quelques instants avant de prendre la baguette, que c'était à Rouen qu'il devait d'être ce qu'il était).

2) AUTRES MAITRISES

Dijon impose à ses jeunes deux ans de solfège à raison d'une demi-heure par jour avant d'entrer au chœur. Autun y consacre les trois premiers mois de l'année scolaire une répétition sur deux dans le grand cours, et toutes les répétitions dans le petit cours ; La Rochelle, les deux premiers jours de la semaine ; Lille, une heure et demie par semaine. Lille mérite également d'être citée parmi ceux qui s'efforcent à une formation musicale spéciale. On cherche à y former des organistes et des maîtres de chapelle (« Notre-Dame de la Treille », p. 3), des chantres (p. 6). On y fait des concours de musique (p. 9). On y proposa même, avant la guerre (p. 18) un concours entre les maîtrises du diocèse de Cambrai ne comprenant rien de moins qu'une lecture à vue avec changement de clés (trois), quatre lignes de chant grégorien préparé et quatre lignes déchiffrées, et un chœur. Nous avons sous les yeux un ancien palmarès relevant les récompenses obtenues par les maîtrisiens de Notre-Dame de la Treille aux Conservatoires de Lille et de Paris (1911-1914), parmi lesquels nous nous plaisons à relever les noms des trois frères Stien (Camille, Gustave et Louis), qui comptent à Paris tant de sympathies.

Il va de soi que l'étude du chant grégorien et des vocalises fait partie intégrante du travail d'une maîtrise digne de ce nom. Nos dossiers n'y insistent pourtant pas. Nous supposons que cela va tellement de soi qu'on ne juge pas utile d'en parler longuement.

Rouen nous signale une initiative récente fort heureuse : le maître de chapelle a autorité pour entreprendre au Petit et au Grand Séminaires une œuvre de formation musicale générale (beaucoup plus superficielle, forcément, mais réelle), en accord avec celle des maîtrisiens.

c) LE BON ORDRE L'ESPRIT DE FAMILLE

On imagine sans peine que de tels travaux (Rouen spécialement), ne peuvent se faire, de tels résultats s'atteindre que dans une atmosphère de sérieux et d'ordre absolu, ce qui n'exclut pas, au contraire, la bonne humeur, la joie (la vraie joie : intérieure), la gaîté et la détente à ses heures. Nous touchons là encore (une à chaque pas presque, en somme) à l'une des questions les plus délicates à résoudre dans toutes les œuvres d'enfants : la question d'ordre (nous préférons ce mot à celui de discipline).

L'école spéciale normale, la grande maîtrise de cathédrale, entre autres facilités, a celle de voir le problème résolu par son organisation même. Et tous nos dossiers en témoignent : « Vie de famille qui écarte tout ce qui respire le collège et qui donne à l'enfant l'amour de sa maison ; nous ne connaissons pas le mauvais esprit et par là toute difficulté est écartée », nous écrit Albi. A Autun « l'esprit est bon. Les maîtrisiens aiment leur chant ». La Rochelle semble tenir particulièrement au bon ordre : les répétitions suivent le même régime que les classes ; aucune difficulté. A Rouen, il en est de même.

1) NOMBRE DE PROFESSEURS LE SILENCE AUX REPETITIONS

Tantôt, et le plus souvent, le maître de chapelle est seul (Autun, Dijon), tantôt il est doublé d'un surveillant (Lille). Le plus souvent aussi, il et aidé d'un ou plusieurs professeurs qui, pendant qu'il fait travailler les aînés s'occupent des petits ou font des classes de solfège (Albi, Autun, Lille, Rouen). Autun, Dijon, Lille exigent le silence absolu ; Albi et Rouen, le silence absolu pendant le travail des morceaux seulement, un peu de détente étant laissée de temps en temps.

2) RECOMPENSES, RECOMPENSES EN ESPECES

Les récompenses employées sont des bonnes notes (Dijon), des points, témoignages de satisfaction, sorties (La Rochelle), tableau d'honneur (La Rochelle, Lille), goûters et promenades, séances de cinéma, journées d'offices aux environs (Autun), port de l'insigne de maîtrisien aux offices (Lille).

L'enfant devrait comprendre davantage que sa première récompense est de recevoir mieux que des gâteaux : une éducation générale, intellectuelle et musicale qui lui servira à quelque chose dans la vie. Et la plupart des écoles spéciales (Autun, La Rochelle, Lille, Paris, Rouen, etc.), lui assurent ces avantages, y compris les études (primaires ou secondaires jusqu'à la quatrième ou la troisième), préparatoires au Petit Séminaire ou à d'autres écoles, pour un prix réduit, même parfois (Lille, 1902), gratuitement.

On ne peut demander rien de plus dans une école spéciale. Si : Lille offrait jadis aux enfants de Notre-Dame de la Treille (et à leurs parents) trois concours de musique annuels dotés chacun d'un prix de 225 fr. (somme rondelette pour l'époque). Excellent moyen de stimuler l'émulation.

Cela suppose évidemment des disponibilités que n'ont pas toutes les écoles. La question financière, croyons-nous, se pose moins dans les maîtrises de cathédrales, écoles spéciales, que dans un autre genre de groupe, l'école apportant ordinairement par elle-même une part des ressources nécessaires, et le diocèse ou l'église cathédrale pouvant fournir ce qui manque. De toute façon, de nos jours surtout, l'effort financier à faire est considérable. Citons un moyen de le faciliter employé par Rouen, l'organisation de la maîtrise sous forme d'Association, avec membres adhérents (20 à 50 fr.), participants (50 à 100 fr.), titulaires (100 à 300 fr.), fondateurs (300 et au-delà), ayant droit à des places gratuites aux concerts donnés par la Maîtrise.

L'homme est partout l'homme, et l'enfant, l'enfant. De l'argent ! Certains s'exclameront. Nous avons aussi sur ce point notre opinion. Il ne faut pas habituer l'enfant à agir pour de l'argent, ni pour un gâteau. Cependant, dans le cadre de l'éducation générale, intellectuelle, morale, liturgique, sacerdotale même (cf. plus loin), y a-t-il inconvénient à attacher, comme Dieu l'a fait pour tous, grands et petits, un certain plaisir, même d'ordre matériel, à l'accomplissement du devoir (le corps apporte sa petite ou grande contribution à l'accomplissement du devoir) ? Y a-t-il inconvénient à préparer l'enfant à l'un de ses plus impérieux et futurs devoirs : le gain de son pain ? à l'aider dès maintenant à apporter à ses parents la contribution qu'il est capable de leur fournir pour sa propre éducation ? Nous ne voyons dans ces motifs que de grands et puissants leviers de moralité. Le prix en espèces, dans une école spéciale, nous paraît une des meilleures récompenses à donner.

3) SANCTIONS

Les punitions sont partout le plus rares possible : mauvaises notes et retenues (Albi), lignes (Albi, Autun), suppression de points, tâche supplémentaire, expulsion de classe, retenue de promenade ou de congé, appel aux parents, expulsion temporaire (La Rochelle). Aucune punition à Dijon. Lille ne connaît que l'exclusion. Albi et La Rochelle précisent qu'aucun enfant habituellement désordonné ne serait gardé.

4) LA BONNE EDUCATION

La Rochelle termine ses indications sur ce sujet par d'éternelles, petites et si grandes vérités : « On se découvre devant ses professeurs. On salue, au départ et à l'arrivée, le maître qui préside. C'est une marque de mauvaise éducation en même temps qu'une indélicatesse, de détériorer, de salir ou de casser volontairement n'importe quel objet appartenant ou non à la maison. En somme, il faut être digne, franc, bon camarade, plein d'entrain, avoir horreur du mensonge, de la dissimulation, de la délation, de tout ce qui est vulgaire et vil, se respecter soi-même et avoir pour les autres le respect et les égards que réclament la charité chrétienne et les traditions françaises. Que de plus, chaque élève, appréciant le dévouement de ses professeurs, soit reconnaissant, ouvert, prévenant, se prête aux soins dont il est l'objet, accepte les observations, les reproches, même les punitions, toujours inspirées par le seul désir de son bien, et la vie de l'école sera une vie de famille ».

3) LES MAITRISES ET L'ÉDUCATION GÉNÉRALE

a) L'EDUCATION GENERALE ET LES ŒUVRES EN PARTICULIER LES MAITRISES

Et nous voilà sur le terrain, l'immense terrain de l'éducation. Nous y pénétrerons sans nous écarter de notre route, car si le but musical est la raison d'être spécifique d'une maîtrise, et surtout d'une maîtrise de cathédrale organisée sous forme d'école, l'homme, nous le répétons, reste l'homme, l'enfant reste l'enfant, c'est-à-dire une vaste machine extrêmement complexe où chaque rouage, du plus humble au plus grand, a son rôle à jouer, de telle sorte que les uns dépendent des autres. La distinction spéculative et la spécialisation sont pratiquement nécessaires pour donner à chaque rouage sa perfection, au tempérament général son sens (chaque être humain est lui-même la partie d'un tout). Mais, comme en médecine, pour guérir un organe, c'est quelquefois un autre qu'il faut soigner, pour que l'un fonctionne, c'est sur un autre qu'il faut porter son attention. Et le monde entier, matériel et moral, ne repose-t-il pas sur quelques uniques sources d'énergie, de vie, auxquelles il faut toujours revenir pour faire œuvre féconde ?

Dans le domaine de l'âme — et toute œuvre humaine n'est-elle pas œuvre d'âme ? — toute œuvre d'enfants surtout, qui prend les hommes à leur premiers pas dans la vie ? — on n'a encore rien trouvé qui puisse mieux féconder tout effort plus ou moins spécial, que ce que nous trouvons si bien résumé au frontispice du règlement de La Rochelle (cathédrale) : « Discipline - mettons : ordre - travail, bonne éducation, piété... C'est par là que les enfants deviennent des hommes de valeur et de caractère, capables de faire honneur à leur école... Volonté de Dieu, grantie du succès, moyen sûr d'être, toute la vie, bons chrétiens et bons Français ».

Ajoutons, et par là nous sommes en plein sujet : bons artistes chrétiens, bons petits chanteurs chrétiens. Nous avons sur ce point une conviction absolue, et, sans pouvoir insister, voyons, dans ces vérités, éternelles, nous le redisons, la solution, même sur le terrain artistique, artistique chrétien musical, et principalement celui qui fait l'objet de ces lignes, la solution à mille difficultés qui, d'apparence, pourtant, ne paraissent être que d'ordre exclusivement artistique, exclusivement musical. Là est la sève, la flamme qui vont à nos humbles efforts comme à tout effort, donner vie, lumière, chaleur...

b) LES MAITRISES DE FORMATION MORALE. LE ROLE DE L'ELITE

Sur le terrain de l'éducation générale, Lille est aidé par les Scouts dont peuvent faire partie les maîtrisiens en vertu d'un arrangement spécial (la X^e^ Lille est née à Notre-Dame de la Treille).

Retenons sur ce terrain également, les recommandations de La Rochelle (règlement) : « Former une élite ». Tous les éducateurs, croyons-nous, s'il y a ici comme ailleurs plusieurs méthodes de détail qui peuvent être également bonnes suivant les milieux et circonstances, s'accordent à reconnaître que le meilleur moyen pour faire lever la pâte, la masse — Jésus-Christ ne l'a-t-il pas voulu le premier ? — est de mettre un bon levain, pour la conserver, d'y mettre un peu de sel ! « Vos estis sal terræ »...

L'exemple d'un seul, qui se tait, mais montre comment il faut faire, est plus éloquent, surtout sur l'enfant, que tous les discours, que tous les efforts directs sur les incorrigibles. Et ceci vaut en tout, spécialement en ce qui concerne la formation musicale de l'enfant. Qu'un seul chante à vingt autres un passage comme il doit être chanté : une demi-heure de gagnée !

Il nous semble surtout nécessaire que cette élite, en une maîtrise d'enfants, se fasse remarquer par deux qualités essentielles : l'union des qualités musicales et morales, et — conséquence du reste — la générosité absolue sur ces deux terrains. Le « parfait », sans voix et sans solfège, a son rôle à jouer. La « vedette », qui, à côté de l'effort à donner sur le terrain musical, jette le désordre autour de lui, a son rôle à jouer. Ils ne peuvent ni l'un ni l'autre être le levain ou le sel. Leur effort s'arrête en route. Dévouement ou au moins travail réel partiel. Les initiés savent les difficultés considérables que, presque en tout groupe — moins peut-être dans les écoles spéciales — le directeur rencontre à ce point de vue, et le véritable cas de conscience où il se trouve quand la morale éducative voudrait faire taire l'enfant, et que l'audition ou l'office solennel réclame impérieusement son concours. Aspect curieux et inattendu de la séculaire question de l'art et de la morale.

Notre opinion est faite : du concours d'un ou de plusieurs enfants peuvent dépendre certaines auditions, ou certains morceaux. Or l'intérêt moral des enfants peut exiger qu'on se passe d'eux. Un directeur placé en ce cas parfois très pénible doit sacrifier le point de vue musical à cet intérêt, et en tous cas s'employer de toutes ses forces à hausser leur niveau moral à leur valeur musicale, au point d'en faire dépendre dans un avenir plus ou moins proche la suite de leur concours. Sacrifice parfois cruel, mais qui, comme tant de sacrifices, serait largement compensé par d'autres avantages et source même d'avantages supérieurs. Car nous sommes convaincus que l'atmosphère d'ordre moral uni aux possibilités techniques suffisantes est plus utile encore à la marche de toute œuvre, spécialement d'une maîtrise d'enfants, qu'une technique parfaite cherchant en vain à s'exprimer dans le désordre.

c) LES MAITRISES ET LA FORMATION RELIGIEUSE
LA PIETE

Il y a plus : la formation religieuse prime tout. Nous n'insisterons pas. Les règlements d'écoles spéciales que nous avons sous les yeux lui donnent tous une place prépondérante. Cours de religion, lectures et direction spirituelles, exercices et œuvres de piété, pratique des sacrements (on n'a pas encore non plus sur ce terrain, depuis vingt siècles, trouvé autre chose !) partout, y concourent. Quel gain, pour le motet ou la messe à chanter, si, comme le règlement de La Rochelle le recommande, les enfants mettent de l'esprit surnaturel dans son étude !

La piété, au moins chez l'élite, nous semble ne devoir faire qu'un avec la vie d'une maîtrise d'enfants. Sans elle, devant Dieu (dans le réel, donc) et quelles que soient les apparences, les plus beaux chants nous paraissent d'odieux mensonges. C'est la charité des chants. Nous parlons de la vraie piété, celle qui est au fond de l'âme avant d'être à l'extérieur. Elle arrive toujours à s'extérioriser, surtout dans un groupe d'enfants. « Le but fondamental de la Maîtrise (Metz) est la sanctification des âmes »

d) LES MAITRISES ET LA FORMATION LITURGIQUE

La formation liturgique, plus facile dans une école spéciale, va également de soi. Quand on pense, ayant la foi, à ce qu'est sur terre, un office liturgique !... Le chœur du Roi des Cieux et de l'Univers !... Jésus-Christ, là présent, comme en chair et en os ! Que Jésus sorte de ses voiles et revienne comme Il était sur les routes de Galilée, la maîtrise d'enfants appelée à chanter sa présence ne fondrait-elle pas d'ardeur dans la préparation d'un tel événement ? Pourquoi ne pas le dire davantage à l'enfant, le lui faire comprendre mieux ? L'enfant qui aurait profondément compris cette indicible réalité ne serait-il pas ipso facto un maîtrisien parfait ? Et les cérémonies liturgiques ne sont-elles pas un terrain très favorable, très adapté, pour l'éducation de l'enfant, particulièrement sensible au côté extérieur et pittoresque des choses ?

La Vierge des Litanies, 1564 (Eglise St-Aré de Decize, Nièvre).
Archives Photographiques

La Rochelle consacre deux heures par semaine à la liturgie et à l'explication des cérémonies. « Tout le règlement et le coutumier tendent à développer le sens liturgique des enfants et à les faire vivre dans le cadre de l'église », (chan. Rudelin). Les enfants de Metz furent réunis dans une confrérie liturgique avec cérémonie d'introduction (remise du surplis et du livre de chant) rappelant les ordinations des clercs, et dont les prières sont en grande partie empruntées aux anciennes liturgies grecques (approuvées par S. E. le cardinal Mercier pour l'abbaye du Mont-César, et par S. Exc. Mgr Pelt). Beaucoup d'enfants de Metz ont le Missel de Dom G. Lefebvre où tous les rites sont si bien expliqués, et sont abonnés au « Bulletin paroissial liturgique », de l'abbaye Saint-André de Lophem. Il ne s'agit, dans tout cela, que de comprendre simplement ce que l'on fait.

e) LES MAITRISES ET LES VOCATIONS SACERDOTALES

La plupart des maîtrises écoles spéciales sont, en outre, un terrain particulièrement favorable à l'éclosion des vocations sacerdotales. Plusieurs même (Albi, Autun, La Rochelle, Lille, Paris) préparent au Petit Séminaire. La maîtrise d'Albi, nous écrivait son directeur, réorganisée sur des bases nouvelles en 1929, « espère donner au minimum un élève sur dix à la sainte Eglise et faire des autres d'excellents chrétiens ». Sur trente-six élèves que comportait la maîtrise d'Autun à la mort de Mgr d'Héricourt, vingt-huit entrèrent au Petit Séminaire.

C'est évidemment, au point de vue général, dans ce fait qu'une maîtrise, comme toute œuvre de petits ou de grands clercs, trouve tout son épanouissement. Et quelles moissons de maîtrises ces futurs prêtres devraient produire !...

Bernard LOTH.
Maître de chapelle à St-Etienne du Mont,
Professeur à la Manécanterie
des Petits Chanteurs à la Croix de Bois.

Mabel Gardner.

Motets de Poulenc

La Manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois a eu la bonne fortune d'inscrire à son programme de Semaine Sainte quatre motets de M. Francis Poulenc, écrits spécialement pour elle.

Nous les avons entendus dans l'église de La Madeleine, à la suite de motets de la Renaissance.

M. l'abbé Maillet, en les présentant, a fort bien fait d'établir un parallèle entre ces motets de Francis Poulenc et ceux des maîtres polyphonistes. Qu'un vrai musicien de notre époque veuille renouer avec une tradition de quatre siècles, qui, dans le chant sacré, n'a jamais été remplacée, c'est un présage trop heureux pour ne le point signaler.

Fr. Poulenc n'est d'ailleurs pas un nouveau-venu dans la musique religieuse, puisque nous connaissons déjà de lui ces *litanies de la Vierge Noire* si profondément émouvantes et surtout la *Messe a capella* dont le R. P. Florent commentait l'an passé la première audition. (Mai 1938.)

Je ne m'étonne pas que le génie très libre, spontané, plein de fraîcheur et de jeunesse, de l'auteur du *Bestiaire*, se soit laissé attirer par le chœur des Petits Chanteurs.

Comme par une sorte d'harmonie préétablie.

Pour les Petits Chanteurs, connaissant bien leurs possibilités, Poulenc a composé ses motets; et les Petits Chanteurs se sont efforcés d'entrer au maximum dans les sentiments de l'auteur. De cette collaboration intelligente entre compositeur et exécutants, le fruit est bon.

Dois-je lui attribuer cette impression d'une plus grande aisance dans les répons de Poulenc que dans ceux de Lassus, Josquin des Près et aliorum ? La rigueur du contre-point, l'architecture logique de ces morceaux m'avaient paru contraindre un peu nos jeunes Parisiens; enserrés dans les mailles de ce réseau sans failles, ils ne pouvaient guère rendre sensible sa puissance secrète d'expression.

Dans les mélodies de Poulenc ce fut tout autre chose. Ce langage était beaucoup plus voisin du leur. Ce n'était plus un professeur de musique — tout grand Maître qu'il fût — appliquant ses règles d'harmonie; c'était un entraîneur, chantant comme eux et leur permettant de chanter comme ils sentent.

Francis Poulenc a donc écrit quatre motets sur des textes de répons de la Semaine Sainte. Le premier *Timor et tremor venerunt super me,* de facture presque classique, exprime l'angoisse du Seigneur à l'agonie, l'obscurité où se débat son âme, et sa prière de supplication confiante dans le secours de Dieu son Père. Les quatre voix, — avec dédoublement de la basse à la dernière phrase — sont le plus habituellement en concordance (je ne dis pas toujours en consonance) harmonique. D'où une impression de plénitude et de solidité; c'est peut-être au détriment de l'expressivité mélodique, encore qu'il y ait de beaux accents, dans le « *Miserere Mei* », par exemple (mais précisément en cet endroit les voix sont désynchronisées).

Ce n'est pas le meilleur des quatre morceaux: Poulenc reste avant tout un mélodiste. Il me fait penser pour sa délicatesse à Déodat de Sévérac, avec, bien sûr, des moyens d'expression tout différents. On voit assez bien Déodat de Sévérac commentant musicalement le *Vinea mea electa* qui est notre second motet.

Ici le charme poétique de Francis Poulenc a libre cours de s'exprimer, car il s'agit de ce thème emprunté au prophète

Isaïe: la vigne choisie que le Seigneur a plantée et soignée avec amour. Et le Seigneur se plaint douloureusement de son ingratitude amère. C'est le thème de la liturgie du Vendredi-Saint dans les *Impropères*. Je ne sais si Poulenc s'est souvenu des accents grégoriens simples et émouvants de ces versets; mais il en a retrouvé l'esprit en se laissant tout uniment guider par le sens du texte. Il faut d'ailleurs insister sur cette qualité primordiale du chant religieux tel que le conçoit Poulenc: d'être une prière, intimement liée au texte, d'être une musique, certes, mais au service de la prière. C'était l'esprit du chant grégorien. Nous sommes loin de la musique pure.

Un mot suggère-t-il une image? Pourquoi le chant ne s'efforcerait-il pas de l'exprimer à sa manière? Les vieux mélodistes ne s'en faisaient pas faute. *Angelus descendit,* disent les antiennes de la Résurrection: et la ligne mélodique s'infléchit aussitôt; tel autre texte fait allusion à la pierre du tombeau roulée : et les neumes s'efforcent, par leurs volutes successives, d'évoquer cette rotation chaotique. Procédé quelque peu naïf peut-être, mais trop naturel pour être faux.

Poulenc y a souvent recours, par exemple lorsque le texte biblique évoque cette tour que le Maître éleva dans sa vigne. *et ædificavi turrim :* Un double mouvement, ascendant au soprano, descendant à la basse, sur un puissant crescendo, nous fait en quelque sorte assister à la construction de la tour.

Plus remarquable encore dans le motet suivant, *Tenebræ factæ sunt,* la phrase descriptive « et inclinato capite », énoncée successivement par le ténor, l'alto et, à la reprise, par la basse et le soprano.

Il est difficile de ne pas se laisser émouvoir par ce motet contemplatif. Certains, m'a-t-on dit, l'ont trouvé choquant. Sont-ce les dissonnances harmoniques, le chromatisme affirmé, la tonalité incertaine? Evidemment l'écriture de Poulenc n'est pas celle du *Crucifix* de Fauré...

Je veux bien trouver un peu appuyée la description, plus cocasse que douloureuse, de la fuite des Apôtres au dernier des motets *Tristis est anima mea.* Mais il y a dans ce morceau deux splendeurs, très différentes ; le solo du soprano au début (c'est de la même veine que le solo de l'*Agnus Dei* dans la Messe en sol majeur), et la vigoureuse et volontaire affirmation de la phrase « *et ego vadam immolari pro vobis* », presque violente la première fois, puis calme et résolue dans la reprise finale, si puissamment harmonisée.

J'ai déjà dit que le compositeur suivait de très près le texte. Il ne semble pas qu'il ait étudié minutieusement la contexture des mots latins. Tout se passe presque comme s'il ne s'était guère posé de questions à leur sujet: il les a traités comme bon lui semblait, avec le simple souci d'une diction claire. Le résultat n'est pas mauvais; qu'en particulier l'auteur soit entièrement libéré de la servitude: accent tonique = temps fort, c'est bien appréciable. Peut-être pourtant pourrait-on souhaiter une meilleure utilisation de l'accent latin, notamment dans les mots à rythme dactylique; ce qui donnerait, semble-t-il, plus de vigueur, plus de mordant à cette musique qui, par endroits, demeure un peu grêle.

Souhaitons vivement que la musique religieuse de Poulenc trouve audience de plus en plus grande. Que, s'il y a beaucoup d'âmes « closes », incapables d'assimiler ce qu'elles croient n'être que des nouveautés dangereuses, il y en ait assez d'« ouvertes » pour que puisse se continuer un effort si bien commencé.

M. DE PAILLERETS, O P.

La Passion à la Radio

Le soir du Vendredi-saint le Père Roguet a fait entendre au « Poste Parisien » un ample « mystère de la Passion », conçu dans l'esprit des anciens « mystères », comme un drame se jouant sur trois plans entre le ciel, la terre et l'enfer. Une très grande habileté technique, le sens dramatique, l'intelligence des moyens employés s'unissant à une science et, si je peux dire, à un « tact » théologiques très sûrs, nous ont ainsi valu une œuvre d'une qualité excellente, très rare dans ce domaine.

Naturellement, le ciel et l'enfer étaient évoqués par des éléments presque exclusivement psychologiques: il s'agissait avant tout de débats, de combats *spirituels*. Et ce qui faisait ainsi l'intérêt exceptionnel de ce Mystère en faisait aussi le risque.

Voici ce que je veux dire : il semble qu'un art aussi dépouillé, aussi pur que peut le permettre et que, peut-être, l'exige le théâtre radiophonique, soit plus favorable que tout autre à un « théâtre de spiritualité », et ainsi des œuvres comme

Guyénot. Les Instruments de la Passion.
M. Guyénot vient d'obtenir le prix Chenavard pour une peinture représentant la Résurrection du Christ

M. Ciry. — Dessin. — Apparition aux Saintes-Femmes

celle du Père Roguet ouvriraient une voie du plus haut intérêt.

Mais il est clair aussi que dans un tel théâtre, l'interdépendance et le jeu des éléments spirituels et des éléments sensibles doit être beaucoup plus délicat à doser et à manier que dans tout autre. Il paraît, en effet, évident que cette formule d'un « théâtre radiophonique », comme tel, c'est-à-dire (aux antipodes du cinéma) d'un théâtre complément dépouillé de ses éléments visuels, réduit aux seuls éléments auditifs, demande une mise en œuvre de ces éléments (paroles, musique, bruits et *silence*) beaucoup plus délibérée, beaucoup plus rigoureuse, et portant ces moyens à leur maximum de puissance évocatrice.

Dans ce sens, je crains que le Père Roguet et ses collaborateurs ne soient pas allés aussi loin qu'il est, sans doute, dès maintenant possible d'aller — et que son drame n'ait, à bien des auditeurs, semblé confus, précisément par ce qu'il n'était pas assez « du théâtre » (et du théâtre pour aveugles). Non que les trouvailles d'expression dramatique aient fait défaut, bien loin de là, mais parce que les éléments sonores n'étaient pas assez précisément différenciés. Je pense, par exemple, à la rigueur du jeu dans certaines scènes du théâtre de Cocteau (Antigone, Orphée), et plus près de notre sujet, à ce que donnent les timbres divers des voix dans le chant liturgique des *Passions* du dimanche des Rameaux ou à la messe du Vendredi-Saint.

A ce point de vue là, si certaines évocations dans le Mystère du P. Roguet ne livraient pas toutes les richesses qu'elles recélaient, certaines scènes (l'Agonie au jardin des Oliviers, la Tentation de Judas) au contraire, par l'opposition des paroles dites à voix haute et des suggestions à voix basse (que seule l'émission radiophonique peut permettre) parvenaient à une puissance d'expression, à une intensité dramatique qui nous ont révélé d'admirables possibilités pour l'évocation des réalités spirituelles par la radiophonie.

fr. M.-A. COUTURIER.

Expositions

Chez Lucy Krogh

L'exposition de Pâques, à la Galerie de la place Saint-Augustin, réunissait les noms que l'on est accoutumé d'y voir. On trouvait aux œuvres exposées ces qualités de goût, de fraîcheur, de simplicité qui font le charme propre de ces modestes manifestations de l'art chrétien vivant. Hermine David y présentait un « sermon sur la montagne » qui n'est pas de ses meilleures choses, mais aussi un « retour de l'enfant prodigue » étonnant, d'un caractère et d'un sentiment tout à fait nouveaux dans l'œuvre de cette artiste si admirablement douée. Un « crucifix » de Louise Hervieu, une Résurrection d'Odette Bourgain, des « Pélerins d'Emmaüs » d'Adeline Hébert-Stevens, une Vierge de Simone Gruet, des dessins de Lagage, un très précieux émail de Jean Serrière Un Crucifix émouvant de l'excellent sculpteur Iché nous donne l'espoir de

Charles Jacob. — Notre-Dame de la Paix

Hermine David. - Le retour de l'enfant prodigue. Photo Marc Vaux.
« Apportez la plus belle robe, mettez-lui un anneau à la main ».

belles œuvres religieuses. Enfin, la bonne surprise d'un jeune artiste de dix-huit ans : Michel Ciry, dont les monotypes, et plus encore les petits dessins, semblent révéler des dons remarquables, en dépit de ses incertitudes et de ses gaucheries.

fr. M.-A. C.

A Nice

Une importante exposition d'art religieux vient d'avoir lieu à Nice. Elle a été organisée par la Société des Beaux-Arts de cette ville ; le programme en avait été établi et réalisé par les soins de la « Maîtrise Saint-François », corporation amicale désireuse de rénover les traditions des maîtres d'œuvre d'autrefois.

L'exposition comprenait une section d'art ancien local (relevés de fresques du Comté de Nice, plans d'édifices anciens, santons et saints de bois, etc...) Pour l'art contemporain, les exposants s'étaient réunis selon leur appartenance plus ou moins directe à tel ou tel groupement: l'Arche, les Ateliers d'Art Sacré, l'Atelier Notre-Dame, les sociétaires des Beaux-Arts de Nice — les artistes qui ont collaboré au « projet-type d'une église pour la région Niçoise », sous la direction de MM. Paul Labbé et Le Bel, architectes — la Maîtrise Saint-François. On y voyait aussi des dessins d'enfants, des travaux d'écoles (Art décoratif de Nice ; école de Métiers du bâtiment) etc...

Parmi les nombreux exposants nous relevons les noms de Maurice Denis, Desvallières, Dom Bellot, Charlier, Py, Rivir, V. Reyre, Jacob, G. Mangin, Richard Desvallières, Mmes Peugniez, Bourgain, Belmon, S. Froment, J. Gilson, Soutra. MM. P. de Laboulaye et de Maistre, Hébert-Stevens, P. Abraham et H. Le Même-Zarraga, Barillet, Ch. Bisson, Mme Chabert-Dupont, Mlles Adeline Hébert-Stevens et M. Barillet.

On comprendra sans peine tout l'intérêt que présentent pour la Renaissance de l'Art chrétien, de tels efforts de décentralisation. On ne peut qu'en féliciter les promoteurs et les organisateurs.

Nous apprenons avec peine que la « Maîtrise Saint-François » n'a pu poursuivre sa carrière ; elle a dû s'agréger à la Société des Beaux-Arts, où du moins elle forme une section qui garde son originalité.

NOTES ET INFORMATIONS

Hommage à Alexandre Cingria

Le grand artiste et animateur du Groupe Romand de Saint-Luc, dont nous entretenions encore récemment nos lecteurs, fête cette année son soixantième anniversaire. Un groupe de personnalités suisses saisit cette occasion de le fêter de la manière qui convient le mieux, c'est-à-dire en organisant une exposition d'ensemble de son œuvre. Elle doit avoir lieu au printemps de 1940 au Musée Rath à Genève.

Nous nous réjouissons de cet hommage auquel nous nous associons de tout cœur. Nous sommes heureux de reproduire les termes chaleureux de l'appel que lance le comité : « La reconnaissance que nous éprouvons pour son rare exemple d'énergie, notre admiration enthousiaste pour sa grande œuvre, l'esprit de solidarité nous disent qu'il y a lieu d'organiser pour lui une exposition jubilaire. Il est temps qu'on mette une force intellectuelle de si grande ressource à son rang ».

Une souscription est ouverte pour couvrir les frais de l'exposition chez M. J.-B. Bouvier, 4, rue Saint-Victor, à Genève.

Parmi les organisateurs et premiers souscripteurs, nous relevons les noms de MM. Adrien Bovy, Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Genève, Bordigoni, président de la Société St-Luc, Gonzague de Reynold, F. Ramuz, le fameux collectionneur Werner Reinhardt, de Winterthur.

On demande, par la même occasion, de signaler à l'adresse indiquée les œuvres dispersées de Cingria qui pourraient être prêtées à l'exposition (titres, dimensions, dates).

Une exposition des saints patrons de l'agriculture

A l'occasion du troisième centenaire de l'illustre agronome Olivier de Serres, une exposition sera ouverte en Juin à la Bibliothèque Nationale, dont le titre a été demandé au plus ancien des agronomes, le poète Hésiode.

L'exposition « les Travaux et les Jours » tracera, à l'aide de miniatures, de cartes, de manuscrits, d'objets d'art, un tableau de la France paysanne, du moyen âge aux premières années du XVII[e] siècle.

Quelques statues des saints patrons du Travail agricole : St Isidore, St Fiacre, St-Vincent, Ste Barbe, etc., statues qui abondent dans nos églises villageoises, y figureront.

Je serais même reconnaissant à ceux des lecteurs de « l'Art Sacré » qui voudraient bien me signaler à cette occasion quelques pièces particulièrement caractéristiques, soit par leur esprit local, par les vêtements que porte le saint ou les attributs qui l'accompagnent, soit par leur beauté, de cette branche si intéressante de l'art religieux populaire. Les documents photographiques seront très spécialement les bienvenus. J. P.

LIVRES ET REVUES

La littérature et l'art chrétien au moyen âge

Ce n'est pas seulement parce qu'il se publie sous la forme la plus artistique, sans doute, qu'ait jamais revêtu un ouvrage de ce genre que nous signalons le premier fascicule du **Dictionnaire des Lettres françaises.** C'est à chaque page que l'on y trouve des indications utiles non seulement à la critique de l'art littéraire, mais encore à celle des arts plastiques. Il est vrai que l'époque étudiée — on sait que le **Dictionnaire** est divisé par « époques » — devait être particulièrement féconde en rapprochement de cette nature, le moyen âge étant, par excellence, une ère d'échange, d'interférences, de communisme, pourrait-on dire, entre les différentes formes d'art. Jamais la peinture ne fut moins séparable du texte, livre ou mystère. Jamais, d'autre part, la pensée ne fut plus engagée dans le sensible et disposée à se laisser traduire en images. Jamais enfin il n'y eut moins de distance entre la littérature profane et la littérature religieuse. Les abonnés de notre revue ne seront donc pas étonnés de lire chaque notice, ou presque, de ce fascicule comme si elle intéressait directement l'« art sacré ».

A elle seule, la remarquable introduction de M. Ed. Farce mériterait de leur part une lecture attentive. On savait déjà certes, que l'art médiéval n'était pas si simple, ni si barbare mais on est heureux de voir confirmer par une si haute autorité que « rien » n'est moins naïf que l'art de ce temps-là » et qu'il y entrait, avec une inspiration trop évidente, beaucoup d'« obéissance » et de « calcul ». Peut-être est-ce pour cela d'ailleurs, que l'on s'y accorde si spontanément aujourd'hui, et que, dans l'ordre de la musique, par exemple, nos compositeurs eurent la main si heureuse quand ils s'avisèrent d'illustrer des poèmes du moyen âge. Entre un Guillaume de Marchant et un Ravel, pour ne citer que ce cas, les affinités sont éclatantes.

Tout fait prévoir que la suite de ce **Dictionnaire** sera également instructive au point de vue qui est le nôtre ici.

F. F.

Peinture récente de Dom Emmanuel, cistercien, à la Trappe de Notre-Dame des Dombes. Ildophot, Lyon.

Bannière, par Paul Bony.

"Per visibilia ad invisibilia"

On doit étudier comme une forme de l'art chrétien d'aujourd'hui les revues, magazines, calendriers, albums de toutes sortes qui font parler les choses de Dieu à l'imagination de nos contemporains, imagination suralimentée par le cinéma, les illustrés, la publicité. C'est une forme d'art du même ordre que les fêtes dont nous parle plus haut M. l'abbé Rodhain ; les réussites y sont aussi remarquables. L'importance en est considérable, parce que quantité de personnes ne lisent plus rien d'autre que ces publications illustrées, et comme les images étaient autrefois la Bible des illettrés, voici que les héliogravures des périodiques, des tracts, etc., doivent, grâce à des textes très courts, donner une nourriture spirituelle ! Les conditions et les dangers de cet art nouveau mériteront une étude sérieuse. Nous voudrions rapidement signaler pour l'instant deux réussites.

Les Editions du Cerf ont lancé depuis peu de mois un magazine mensuel qui connaît déjà un beau succès : « La Vie chrétiene avec Notre-Dame » (abonnement 12 francs par an). L'originalité de cette publication est de s'attaquer à la difficulté dans toute son étendue : c'est bien la vie intérieure à laquelle elle apporte des directions, des aliments

La J.O.C. a édité un album préparant les jeunes ouvriers de France au pèlerinage international de la J.O.C. qui va avoir lieu à Rome et leur servant de souvenir. C'est une évocation admirable de ce que représente Rome pour une âme chrétienne. Nous croyons cependant utile de signaler deux directions dans lesquelles des progrès pourraient être accomplis dans l'avenir.

Autant est heureuse la présentation des photographies, autant les quelques dessins sont médiocres (j'excepte le plan de Rome et les croquis de la page : « l'invisible cortège de ceux qui ne pourront venir »). Comment les modestes mais bons artistes qui n'ont pas de quoi vivre ne trouvent-ils jamais de travail pour les affiches, vignettes, culs de lampes, croquis de toutes sortes, que la photographie ne supplantera jamais, tandis que ces travaux sont accomplis d'ordinaire d'une façon si gauche et déplaisante ?

D'autre part, nous regrettons la manière dont est présentée la richesse artistique de Rome. Le Moïse et une fresque de la Sixtine, deux fresques de fra Angelico, je ne critique pas ce choix, mais le texte qui accompagne ces images : « Rome, où les travailleurs de la peinture et de la sculpture sont venus demander aux papes d'aider leurs travaux »... Les travailleurs ! N'y a-t-il pas là un excès dans le souci de spécialisation ? Les grandes œuvres de l'art n'ont-elles point pour des travailleurs manuels cet immense intérêt de les élever au-dessus de leurs préoccupations de métier et de classe pour les faire accéder à une région plus largement humaine, et n'est-ce pas tourner le dos au but que l'on poursuit que de leur faire tout voir sous cet angle exclusif du « travail » ? Je sais bien que cette remarque dépasse singulièrement son prétexte, c'est toute la question de l'éducation artistique du peuple chrétien qu'elle met en cause. Mais justement il ne fallait pas en laisser passer l'occasion, et nous y reviendrons. P.-R. R.

Les ARTS DU FEU. Revue spéciale des industries de la céramique et de la verrerie. (Editions de l'**Art Vivant**), N° 9, mars 1939. Le numéro commence par un juste hommage rendu à Dom Bellot « maître incontesté de la brique dans l'architecture contemporaine », nous dit l'auteur de l'article, Maximilien Gauthier. L'article suivant, consacré aux « Chantiers du Cardinal », contient des jugements beaucoup plus sujets à caution. Un article sur les vitraux par Maurice Brillant, un autre sur le grés cérame et la faïence s'ornent d'illustrations où le meilleur, hélas ! se mêle au pire. Il y a, entre autres, une Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus en carreaux de faïence par M. Bodard (Grand Prix de Rome) qui est à faire frémir. Souhaitons que les incontestables progrès accomplis dans l'ordre technique, pour ces arts appliqués, s'accompagnent d'un progrès sensible de la culture et du goût. Hélas !...

Courrier

Saints de Bois

En réponse à l'article d'Albert Dubos « Saints de Bois », *paru dans le numéro de février, nous avons reçu d'un prêtre de Limoges de fort intéressantes lettres dont nous extrayons quelques passages :*

Lorsque M. Dubos dit: « Il devient rare aujourd'hui de rencontrer un prêtre qui ne s'afflige de la présence de ces objets, dont la matière et la forme sont indignes de la maison de Dieu », je trouve personnellement que ce n'est pas si rare que cela, et que le cas contraire est beaucoup plus rare.

Il ajoute un peu plus loin : « Beaucoup de prêtres et de donateurs feraient volontiers quelques efforts si on leur offrait ce qu'ils désirent ». Cela est un peu plus exact. Il y a bien des prêtres qui font des folies pour acquérir ce qu'ils désirent. Mais l'objet de leurs désirs c'est à peu près toujours la statue Saint-Sulpice avec « décor riche » comme disent les catalogues. Si l'on désire avoir vraiment « du beau » (du bon...) on choisira un modèle parmi les plus chers, et l'on éprouvera une bouffée de satisfaction délicieuse, en voyant se pâmer les dévotes, et en écoutant les compliments élogieux des confrères au cours du repas d'Adoration Perpétuelle.

Quant à vos saints de bois on n'en a pas du tout envie. Je connais une église qui possède une jolie collection de vieux saints de bois, mais ils sont enfermés dans quelques réduits où l'on n'a pas idée d'aller les visiter. L'autel de Saint-Joseph porte un platre infâme. Si le curé avait envie d'un saint de bois, il ne lui coûterait pas bien cher de sortir de son coin celui dont je vous envoie la photo. Et vous voudriez qu'il dépense de l'argent pour en faire fabriquer, alors qu'il ne lui

vient même pas à l'idée d'utiliser ceux qu'il a sous la main!

J'en connais un autre qui a eu envie d'une croix en fer forgé pour la place de son église. Il a eu sa croix en fer

ÉDITIONS D'HISTOIRE ET D'ART

Publiées sous la direction de J. et R. WITTMANN

Vient de Paraître:

LE CHRIST DANS L'ART FRANÇAIS

PAR LE PÈRE PAUL DONCOEUR

TOME PREMIER

Par son texte magnifique, empreint d'une grandeur et d'une foi profondément émouvantes, par la sûreté de son information, par une illustration qui groupe 200 documents reproduisant en héliogravure les plus belles œuvres de toutes les époques, par une présentation parfaite, ce livre est un des plus beaux qui soient.

Le volume in-4° (18×24) broché: **60** francs — Relié amateur 1/2 chagrin: **125** francs

(Le Tome II paraîtra à l'automne 1939)

Déjà parus dans la même collection:

HISTOIRE DE LA MUSIQUE, par R. DUMESNIL
HISTOIRE DE LA MÉDECINE, par R. DUMESNIL
LA PEINTURE EN FRANCE, par P. JAMOT, de l'Institut
Chaque volume, Broché: **75** frs - Relié: **140** frs

PARCS ET JARDINS DE FRANCE, par L. CORPECHOT
MARIE-ANTOINETTE, par P. de NOLHAC, de l'Ac. fr.
LE ROI DE ROME (2 volumes) par O. AUBRY
HISTOIRE DE L'ART, par E. FAURE: L'ART ANTIQUE
Chaque volume, Broché: **60** frs - Relié: **125** frs

LIBRAIRIE PLON

forgé, très bien exécutée par un artisan local, qui fut très fier de cette commande, bien qu'il ne mette jamais les pieds à l'église. Mais, pour mettre sur sa croix, le curé a eu envie d'un « beau » christ de série. Et il a eu son christ de série.

Et puis, pour avoir l'idée de faire faire des Saints de Bois, il faudrait en avoir entendu parler. Les curés n'ont pas d'autre idée que celles qu'on leur donne. Ils ne connaissent pas un seul nom de sculpteur, et faire faire une statue exprès pour son église, cela n'entre pas dans leurs conceptions. Ils ne peuvent avoir d'autres idées que celles des catalogues dont ils sont continuellement submergés. Ces catalogues on les feuillette soigneusement pour y chercher la bonne occasion éventuelle.

Je crois que votre revue a là un grand rôle à jouer (là et non pas ici). Car c'est toujours le problème de la formation artistique du clergé qui est en question.

Mais votre revue non plus, la plupart des prêtres ne la désirent pas. Je sais bien que vous pourrez me dire que vous avez un nombre respectable de prêtres dans vos abonnés. Mais constituent-ils un pourcentage énorme dans chaque diocèse, dans mon diocèse, je ne le crois pas. Je ne crois pas qu'il y ait chez nous beaucoup de prêtres de campagne qui vous lisent, et ce sont pourtant ceux-là qu'il faudrait atteindre, et qui se moquent éperduement de vos efforts, beaucoup plus intéressés par la croissance des petits pois dans leur jardin.

Donc, chers lecteurs, propagande ! propagande !

Décapage

Dans une autre occasion, nous avions recommandé le décapage de statues outrageusement peintes. Le même prêtre nous écrit très justement, qu'il y a des cas où il ne faut pas décaper :

Un curé bien intentionné me confia un jour qu'il avait l'intention de décaper une vieille statue en pierre qui se trouvait dans son église. Il croyait avoir eu une idée géniale, et fut sans doute étonné lorsque je me récriai qu'il ne faudrait pas le faire, car j'estimais que cette statue avait été conçue par l'artiste comme devant être peinte, et qu'en tout cas sa peinture lui allait parfaitement bien, quoique la matière elle-même dont elle était faite fût une belle pierre dure digne d'être vue.

Il y a certainement bien des progrès de faits dans la formation artistique des séminaires, mais il en reste probablement beaucoup à faire. Cependant, il suffirait généralement que les curés en sachent au moins assez pour se rendre compte qu'ils n'en savent pas assez.

Ah! l'excellente formule! « En savoir assez pour se rendre compte qu'on n'en sait pas assez », *tel devrait être le résultat de l'éducation artistique. Le jour où les clercs comprendraient cela en sortant des séminaires un grand pas serait fait.*

Sur ce grave problème de l'éducation artistique du clergé et des fidèles, nous comptons revenir d'ici peu.

PEINTURES
QUE VOUS DEVEZ CONNAITRE

●

SILEXORE

peinture pétrifiante, qui durcit, imperméabilise et conserve tous les matériaux. C'est la peinture type du ciment. Sa gamme de 60 nuances permet les plus heureuses décorations. Résiste aux intempéries et à l'air salin.

SILEXINE

la pierre sur tout, enduit plastique parfait, lisse ou grenue, permet de réaliser toutes décorations alliant à la fois le relief et la couleur. La **SILEXINE** peut être utilisée à l'intérieur comme à l'extérieur.

SILIMAT

peinture à l'huile s'allongeant à l'eau. Véritable laque mate, dure à l'usure, douce au toucher, **SILIMAT** est l'auxiliaire le plus parfait du peintre décorateur. Sa prestigieuse gamme de coloris autorise les plus beaux effets ornementaux.

SILDAL

peinture anti-rouille, anti-acide, douée d'un très grand pouvoir couvrant, supprime l'emploi du minium. Très résistante, très économique, c'est la peinture type pour métaux.

Ces 4 produits, fabriqués par les **Etablissts L. VAN MALDEREN,** sont formellement garantis et donnent toute sécurité aux peintres qui les emploient. **75 années de références.**

ETS L. VAN MALDEREN
6 CITÉ MALESHERBES · PARIS

Peintures Laques et Vernis pour tous usages

L'ART SACRÉ

revue mensuelle

Fondateurs : G. MOLLARD, J. PICHARD, L. SALAVIN

Directeurs :
P. COUTURIER, P. RÉGAMEY,
Dominicains.

Rédacteur en chef :
J. PICHARD.

AUX EDITIONS DU CERF,
29, Boulevard de Latour-Maubourg, Paris (VII^e^)
Téléphone : Inv. 23-86 Chèq. Post. : Paris 1436.36 S
Publicité : M. LECOMTE, 167, rue de Vaugirard (XV^e^)

ABONNEMENTS
France, 1 an : **30 fr.** — Etranger plein tarif : **50 fr.**
Etranger demi-tarif : **40 fr.**

COMITE DE REDACTION

MM.

Joseph AGEORGES, Secrétaire général du Bureau International de la Presse Catholique ; Chanoine Arnaud d'AGNEL ; Marcel AUBERT, Membre de l'Institut, Conservateur au Musée du Louvre ; R. P. AVRIL, O. P. ; BARILLET, Peintre-Verrier ; Abbé BAUFINE, P.S.S., Supérieur du Séminaire des Carmes ; Dom BELLOT, O.S.B., architecte ; Maurice BRILLANT ; Abbé BUFFET, Aumônier de la Société St-Jean, Artiste peintre ; René CERISIER ; Abbé CHAGNY, Président de la Société Littéraire, Historique et Archéologique de Lyon ; Henri CHARLIER, statuaire ; Alexandre CINGRIA, Président de la Société Saint-Luc, à Genève; Paul CLAUDEL; Pierre du COLOMBIER; Jacques COPEAU.

Maurice DENIS, Membre de l'Institut ; Paul DESCHAMPS, Conservateur du Musée National de Sculpture Comparée ; George DESVALLIÈRES, Membre de l'Institut ; R. P. DONCŒUR, S. J. ; Albert DUBOS, sculpteur ; Jacques DUPONT, Attaché au Musée du Louvre ; P.-L. FLOUQUET, artiste peintre ; Henri FOCILLON, Professeur au Collège de France ; Amédée GASTOUÉ, Professeur à l'Ecole César-Franck ; Henri GHÉON ; Louis GILLET, de l'Académie Française ; Révérendissime P. GILLET, Maître-Général des Prêcheurs ; Abbé GIROD de l'AIN ; Georges GOYAU, de l'Académie Française.

HÉBERT-STEVENS, peintre-verrier ; Henri HÉRAUT ; Max INGRAND, peintre-verrier ; Paul JAMOT, Membre de l'Institut ; R. P. JEAN DE DIEU, Directeur des Etudes Franciscaines ; de LABOULAYE ; Chanoine LABOURT ; Robert LALLEMANT, architecte décorateur ; Robert LESAGE, Cérémoniaire de S. E. le Cardinal de Paris ; R. P. LHANDE, S.J. ; Mgr LOTTHÉ ; R. P. LOUIS DE LA TRINITE, O.C.D. ; Comte H. de MAISTRE ; MALLET-STEVENS, architecte ; J. et J. MARTEL, sculpteurs ; Dom MARTIN, O.S.B., Directeur des Ateliers de la Croix-Latine ; Comte de MIRAMON FITZ-JAMES, Président de la Société des Amis de l'Orgue.

PINGUSSON, architecte ; Jean PUIFORCAT, orfèvre ; RAUGEL, Maître de Chapelle de Saint-Honoré d'Eylau ; R. P. de REVIERS de MAUNY, S.J., Commissaire général du Pavillon Catholique à l'Exposition Internationale de Paris ; S. E. Mgr RIVIÈRE, Evêque de Monaco ; R. P. ROGUET, O.P. ; Louis ROUART ; Dom Maur SABLAYROLLES, O.S.B. ; SAMSON, Maître de Chapelle de la Cathédrale de Dijon ; R. P. SERTILLANGES, O.P., Membre de l'Institut ; Paul TOURNON, architecte en chef des Bâtiments Civils et Palais Nationaux ; Chanoine TOUZÉ, Directeur de l'Œuvre des Paroisses Nouvelles ; Jean de VALOIS, Professeur à l'Ecole César-Franck ; André VÉRA ; Paul VITRY, Conservateur au Musée du Louvre.

HELIO NEA, 93, rue du Chevalier-Français, LILLE.

Le Gérant : J. Lh